Document generated on 10/12/2024 4:45 a.m.

Séquences : la revue de cinéma

Landgraves

Benjamin Pelletier

Number 322, April 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93606ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Pelletier, B. (2020). Review of [Landgraves]. *Séquences : la revue de cinéma*, (322), 51–51.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

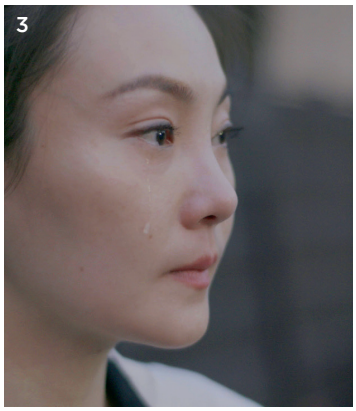
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Homesick


3

Koya Kamura, cinéaste français d'origine japonaise, a grandi avec l'héritage des effets du nucléaire dans sa famille. Son père est né à Nagasaki en 1947 et a combattu toute sa vie la maladie causée par les bombardements étatsuniens d'août 1945. Quelques années après la catastrophe de Fukushima en 2011, Kamura découvre les clichés du Français Guillaume Bression de la zone d'exclusion, ces kilomètres carrés inhabitables autour de la centrale. Ces photographies étaient « tristement esthétiques », chaque objet laissé derrière portant en lui une histoire, une vie, aux riches potentialités narratives. C'est le point de départ, la source d'inspiration de l'impressionnant ***Homesick***, premier court métrage de Kamura. En prenant le risque de filmer quelques plans dans la « no-go zone » et de camper son personnage central habitant l'une des maisons temporaires d'Ishinomaki, à moins de deux heures de la centrale, Kamura utilise adroitement ces lieux chargés de ce drame que l'on devine encore. Le récit de Murai, ce père qui retourne quotidiennement dans ce périmètre dangereux pour sa propre santé, pour tenter de trouver la balle de baseball de son fils disparu, Jun, est bouleversant d'humanité. Tous les jours, le fantôme bienveillant de Jun l'accompagne, et malgré ses malaises récurrents et le désir naissant d'une voisine pour lui, Murai préfère tout risquer pour partager de brefs moments auprès de son enfant de huit ans. C'est dans le parfait équilibre entre les morts et les vivants, entre le jour et la nuit, entre l'éphémère (les habitations, les combinaisons, les ramens industriels) et ce qu'il reste (les humains, le risque de contamination) que Kamura trouve son salut. ***Homesick*** nous habite longtemps après le générique, nous contaminant de son espoir sombre, de la résilience que certains choisiront, et d'autres pas.

DANIEL RACINE

4

Landgraves

Parlant de *thriller* nordique, la maison de production Couronne Nord n'a pas que ***Jusqu'au déclin*** à nous donner en guise de sombre offrande cinématographique cette année. Après l'impressionnant ***Le prince de Val-Bé***, Jean-François Leblanc fait cette fois-ci équipe avec le scénariste Alexandre Auger pour cet ovni provenant à la fois du film musical et du cinéma d'épouvante, collant le spectateur à la peau d'un jeune journaliste arrogant (François Ruel-Côté) et de sa rencontre sinistre avec le groupe de métal fictif Landgraves (composé d'un Pierre-Luc Brillant à son plus menaçant et du rappeur Kevin Saint-Laurent, surnommé Souldia). Tout comme Martin et ses anciens championnats de VTT dans ***Le prince***, les deux *métalleux* demeurent à jamais maudits par leur passé, leur notoriété artistique n'ayant d'égal que le crime horrible pour lequel ils ont été condamnés plus d'une décennie plus tôt. C'est spécifiquement pour cette raison que Jérémie tient à faire leur connaissance et à creuser dans leur historique, n'ayant aucune idée de la soirée cauchemardesque qui l'attend. Tout comme ***Je finirai en prison***, d'Alexandre Dostie, voici un autre court métrage de région qui n'hésite pas à suivre jusqu'au bout la logique implacable de sa proposition narrative sans merci, notamment par une révélation finale qui risque de glacer le sang d'un bon nombre de cinéphiles. En espérant que nos institutions financières prennent des notes. Avec sa maîtrise des scènes de course turbulentes dans ***Le Prince*** et celle du huis clos inquiétant (voire hallucinogène par moments) dans ***Landgraves***, Leblanc fait maintenant partie de ces jeunes cinéastes qui, une fois la chance donnée, devraient pouvoir rehausser la légitimité du long métrage de genre au Québec. En d'autres mots, on est dû.

BENJAMIN PELLETIER